

Dossiers lord Byron

N°3
Hommages français



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Hommages

1. Alfred de Vigny : "Sur la mort de Byron" (p. 6)
2. Ulric Guttinguer : "Dithyrambe sur la mort de lord Byron" (p. 7)
3. Alphonse Rabbe : "Adieux de lord Byron à la vie" (p. 10)
4. Jean-Pierre Veyrat : "À Childe-Harold" (p. 12)
5. Jean-Joseph Vaissière : "Le cygne ou La mort de lord Byron" (p. 19)
6. Philippe d'Arbaud-Jouques : "Retour de lord Byron, en Grèce" (p. 21)
7. J.-B. Bassinet : "À lord Byron" (p. 22)
8. Henri de Régner : "À Byron" (p. 24)

Répertoire des auteurs, références et notes (p. 25)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°3, mai 2010.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr .

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Ce numéro des *Dossiers lord Byron* rassemble huit poèmes écrits en hommage à Byron, après sa mort. Volontairement, nous avons fait voisiner célébrités et illustres inconnus, afin de montrer à quelles sources communes ils s'abreuyaient. Ces textes, éloignés dans le temps et l'espace, aident à mesurer quel phare (selon le terme de Victor Hugo), fut Byron en France, au moment exact où il perdait son influence dans son pays.

Comme dans les précédents Dossiers, nous reproduisons en tous points les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne des usages désuets, tels les guillemets. Les notes des auteurs sont signalées par des astérisques renvoyant en fin de textes ; nos propres notes sont signalées par des chiffres.

Indications bibliographiques

La Couronne poétique de Byron ; textes choisis et présentés par Georges Roth ; "Bibliothèque romantique" n°7, Les Presses françaises, Paris, 1924.

Illustrations

Couverture : "Thyrza", gravure de Charles Heath d'après Thomas Stothard ; *The Poetical works of Lord Byron* ; Murray, Londres, 1876.

Introduction

Quand on nous a annoncé la mort de ce poète, il nous a semblé qu'on nous enlevait une part de notre avenir. ⁽¹⁾

Toute excessive que puisse paraître de prime abord cette formule du jeune Victor Hugo, on verra vite qu'elle est encore timide et raisonnable en regard des hommages qui fleurirent en France durant plus d'un siècle. Jamais sans doute un poète n'avait été comparé à de si hautes figures historiques et, disons-le, mythologiques : tour à tour guerrier, conquérant, génie, géant, prophète, héros, roi, aigle, cygne, Satan, Byron enflammait l'imagination des poètes aguerris et suscitait des vocations chez les aspirants. Et le temps qui s'écoulait semblait n'y pouvoir rien changer, l'hommage se poursuivant sur plusieurs générations.

Cet enthousiasme exalté découlait directement de la personnalité complexe de Byron, qui fut d'emblée déterminante quant aux proportions inouïes de sa gloire personnelle et littéraire. Homme secret, cerné de zones d'ombres, il s'exposa dans ses œuvres comme personne ne l'avait fait auparavant, ce qui n'empêcha pas qu'on croie ses élégies dédiées à des entités abstraites. Ainsi, quand certains voyaient en lui le dernier des classiques, d'autres le saluaient comme le premier des romantiques ; aucun écrivain ne rallia autant de communautés de goût et d'intérêt, autant d'individualités aussi profondes et contradictoires. Dès lors il ne faut pas s'étonner que son passage à la postérité se soit déroulé sur tant de décennies, et en de si grandes pompes.

À dire vrai, la dimension surhumaine de Byron s'était annoncée bien avant sa mort. Lamartine, dans son célèbre poème des *Méditations poétiques*, "L'Homme", donna le la en conférant à son aîné une dimension luciférienne, le traitant de « chantre des enfers » et réprouvant son prétendu refus de soumission à Dieu. Le poème avait déjà largement recours à ces comparaisons exaltées que l'on retrouve dans beaucoup d'hommages : « esprit mystérieux, mortel, ange ou démon », génie, aigle, « roi des chants immortels ». (La marque fut profonde : deux des poèmes ici retenus citent des extraits de "L'Homme" en épigraphe). Lamartine sut habilement s'enorgueillir, tout au long de sa vie, de cette missive pourtant bien sévère, et entretenir le mythe d'une sorte d'équivalence renversée entre Byron et lui ; la critique, aujourd'hui encore, ne se fait pas scrupule d'examiner le bien-fondé de ce parallèle. Byron, lui, ne fut guère enchanté de ce portrait, et il confiait à lady Blessington :

Il est des créatures en ce monde, tels les moustiques, dont l'existence ne se rappelle à nous que par leurs piqûres ; voilà quelle fut sa position par rapport à moi. ⁽²⁾

Lamartine n'était pourtant pas le premier à adresser à Byron des vers : il avait été devancé par le jeune Charles Hentsch qui, à Genève, en 1816, avait composé deux petits poèmes pour celui qu'il croyait « brisé par la douleur », « accablé, renversé, mais toujours digne et fier ». Tout admiratif, le premier de ces poèmes n'hésitait pas à s'aventurer dans le surhumain, vantant son « talent divin », le comparant d'abord à David réfugié dans le désert, puis directement au soleil :

L'astre de l'univers connaît-il le courroux ?
Un nuage l'éclipse et jamais ne l'altère.

Le second, plus modeste, déplorait le départ de Byron pour l'Italie. Seul ce deuxième essai fut envoyé à celui qui l'inspira, et Hentsch en fut remercié par courrier ⁽³⁾.

En fait, ces visions n'ont d'autre source que l'œuvre de Byron elle-même, qui regorge de révoltés assoiffés de vengeance et de vérité, et de titans prêts à défier le Ciel et la Terre. Parmi cette seconde catégorie, qui impressionna durablement toute l'époque romantique, les plus caractéristiques sont à coup sûr Manfred et Caïn, le premier défiant toutes les forces revendiquant son âme, le second refusant d'endosser la responsabilité du péché de ses parents. L'ombre de ces personnages est aisément perceptible dans les hommages : voir en particulier le poème de Guttinguer, qui confond sans hésitation le créateur et sa création.

Byron, parfaitement lucide quant à l'utilisation perfide que l'opinion faisait de cette confusion, ne manquait pas d'en railler le simplisme, avec une certaine majesté :

Il n'est pas étonnant (disait Byron) que je sois considéré comme un démon, dès lors que les gens se sont mis en tête que je suis le héros de tous mes contes en vers. Ils se figurent que

quelqu'un ne peut décrire que ce qui lui est réellement arrivé, et oublie le pouvoir que possèdent les personnes ayant quelque imagination de s'identifier, pour un temps, aux créations de leur fantaisie. C'est une distinction particulière qui m'est accordée là, car je ne sais pas qu'un autre poète ait été confondu avec ses œuvres. ⁽⁴⁾

Cette confusion fut la faille dans laquelle s'engouffrèrent tous les tenants de l'ancienne morale, qui exploitèrent les dissensions entre les jeunes poètes afin de briser l'élan romantique. C'est ainsi qu'un traducteur de *L'Imitation de Jésus Christ* s'empressait de saluer un Lamartine « qui puise ses inspirations dans la religion » aux dépens d'un Byron (alors bien vivant) mis au ban de l'humanité :

... Un vrai poète, pour plaire aux esprits, doit donc leur parler de ce qui les agite ; il faut qu'il ait été frappé de ce qui frappe toutes les âmes. Mais malheur à lui s'il entre dans la voie des ténèbres ! si, comme lord Byron en Angleterre, il appartient aux doctrines du mal.

Lord Byron est incontestablement poète par l'expression ; mais son génie brille comme un sinistre météore : son talent, qui lui avoit été donné pour conduire, égare. Au lieu d'être ce phare élevé au milieu des tempêtes, il ressemble à ces lueurs qui s'élèvent au-dessus des précipices. Il a peint la nature telle que l'athéisme nous l'a faite ; et dans ses ouvrages le système de la fatalité s'est reproduit d'une manière plus sombre que chez les anciens. À côté du Destin des anciens, de ce dieu de l'athéisme, il y avoit des dieux qui pouvoient éprouver la pitié ; dans la poésie de lord Byron, le ciel est d'airain, la terre stérile, la vie est le rêve d'une ombre, la mort une espèce de sommeil agité de terreurs. Lord Byron dégrade la nature avant de la peindre. Ce ne sont plus les mœurs ni les caractères de l'homme qu'il présente : l'homme lui-même n'est plus. C'est un être qu'il compose avec les idées de Satan et de l'homme. Ce n'est plus la passion qui entraîne au crime ; le crime est devenu une passion, un état singulier fait pour tenter les grandes âmes. On peut dire à ceux qui ouvrent ses ouvrages : *Lasciate ogni speranza. Laissez toute espérance.* ⁽⁵⁾

Cette image démoniaque perdura, comme on le voit dans ces hommages, puisqu'on la retrouve dans le sonnet d'Henri de Régnier, écrit un siècle plus tard. Plus nuancés (il faudrait en chercher la raison), certains de nos poètes se posent la grave question de savoir si Byron échoua au paradis ou en enfer. Si Vigny opte avec assurance pour le premier de ces lieux, Guttinguer ou Veyrat avouent leur incertitude en mettant en scène une lutte entre anges et démons ou en vouant son âme à l'errance sempiternelle, ce qui revient encore à identifier l'homme à l'œuvre.

Cependant, quels qu'aient pu être à l'origine les motifs ayant engendré ces haineuses condamnations, tous furent balayés par l'engagement de Byron en faveur des insurgés grecs, à partir du printemps 1823. L'insurrection grecque enthousiasmait tout le pays : les conservateurs voyaient là une occasion de défendre la Chrétienté contre l'Islam, les progressistes de glorifier le berceau de la République. Tous les yeux se tournèrent vers l'est :

L'opinion publique, d'ailleurs si profondément divisée, montrait en ce point seul une remarquable unité : *ultras* et libéraux, dévots et libres-penseurs, classiques et romantiques, formaient les mêmes vœux pour le triomphe des Hellènes. ⁽⁶⁾

La mort du poète-combattant fit dès lors de Byron un des grands héros de cette croisade moderne, avec Kanaris, Botzaris et quelques autres évoqués notamment dans *Les Orientales* d'Hugo. Si sa mort « glorieuse » ne rachetait pas entièrement une vie privée sulfureuse et un message satirique peu apprécié en cette période d'exaltation pour le Progrès ou pour le retour à la religion, elle ne contribua pas à réfréner l'élan mythique et mystique. C'est que la Grèce, pour cette génération, n'était pas que la mère de la démocratie, elle était avant tout celle de la poésie avec Homère, de la tragédie avec Eschyle, de la philosophie avec Platon. La patrie des écrivains se trouvait défendue par un écrivain : « Un poète s'armer ! tout l'Olympe est vainqueur », tel est le cri que d'Arbaud-Jouques fait pousser à Jupiter lui-même ! ; et Bassinet le salue pareillement : « Sois deux fois immortel : tu fus barde et guerrier. »

Encore ces poètes méconnus sont-ils plus proches de la vérité que Vigny, qui pense que « le poète en lui faisait place au guerrier. » En effet, bien que certains aient été tentés de lire ce départ pour la guerre comme un renoncement à la poésie ⁽⁷⁾, à la manière d'un Rimbaud partant trafiquer au Harar, on sait par sa correspondance que Byron pensait revenir vite, achever son *Don Juan*, et peut-être ajouter des chants à son *Pèlerinage* ⁽⁸⁾. Par ailleurs, il était loin d'être aussi naïvement converti aux idées guerrières que ne le crurent les Romantiques français ; n'écrivait-il pas déjà à 19 ans :

Je ne suis pas insensible à la Gloire, et même espère, avant d'être au *Repos*, servir dans un corps militaire ; pourtant je ne puis réprimer ma répugnance à une vie absolument et exclusivement dévouée au Carnage, ou donner, dans mon idée, toute autre appellation applicable au soldat *mercenaire* que celle d'*esclave du Sang*.⁽⁹⁾

Et dans *Don Juan* :

83.

Quand je qualifie d'« *évanescence* » l'immortalité martiale, je veux dire que chaque époque et chaque année, et presque chaque jour, dans la triste réalité, est contraint de donner naissance à quelque héros à la mamelle qui, lorsque nous en venons à récapituler la totalité des actes les plus précieux au bonheur humain, s'avère être un boucher à grande échelle, affligeant les jeunes personnes d'une sorte d'étourdissement.

84.

Médailles, grades, cordons, galons, broderie, écarlate, sont choses immortelles pour l'homme immortel, comme la pourpre pour la prostituée de Babylone ; un uniforme est pour les jeunes gens comme un éventail pour les femmes ; il n'y a guère de faquin en habit cramois qui ne s'estime le premier dans l'avant-garde de la gloire. Mais la gloire est la gloire ; et si vous voulez savoir ce que c'est — demandez au porc qui voit le vent !⁽¹⁰⁾

Et puis cette mort, idéalisée — on eut tôt fait d'oublier qu'il était mort d'une fièvre de trop, sans avoir livré de réel combat —, constituait une irrésistible invitation à l'éloge funèbre ; l'heure n'était pas encore aux faits et à la mesure. Seules quelques têtes perspicaces gardaient raison, tâchant de n'occulter aucun aspect d'une personnalité complexe et fascinante ; tel fut le cas d'Hugo dans l'article cité ci-dessus, ou du grand Goethe qui enchantait Eckermann par ses propos sur Byron :

Son départ pour la Grèce n'a pas été une décision prise volontairement ; elle lui a été imposée par sa mésintelligence avec le monde. En se déclarant affranchi de toute tradition, de toute patrie, il a d'abord causé sa propre perte, et la perte d'un pareil être est immense ; mais, de plus, par suite de cette agitation continuelle de l'âme, conséquence de ses goûts révolutionnaires, il n'a pas permis à son talent de prendre son complet développement.⁽¹¹⁾

On peut douter si, à tout prendre, Byron eût préféré ce type d'éloge à l'autre ; — mais, à vie légendaire, mort légendaire.

Notes

(1) "Sur lord Byron. À propos de sa mort.", repris dans *Littérature et philosophie mêlées* (1834).

(2) Traduit de *Lady Blessington's Conversations of lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U. P., 1969 ; p. 191.

(3) Poèmes cités dans *Byron et la Suisse. Deux études.* ; Par John Clubbe et Ernest Giddey ; Droz, Genève, 1982 ; p. 133-35.

(4) *Lady Blessington's Conversations of lord Byron*, p. 190.

(5) Compte-rendu des *Méditations poétiques* par l'abbé de Genoude, dans *Le Conservateur*, 1820 ; t. 6, p. 509-10.

(6) Edmond Estève, *Byron et le Romantisme français*, Hachette, Paris, 1907 ; p. 115.

(7) « ... Comme s'il avait su qu'il disait là un dernier adieu à la littérature. » Robert Escarpit : *Lord Byron, un tempérament littéraire* ; "Les grandes études", Le Cercle du livre, Paris, 1955 ; vol. 1, p. 89.

(8) Voir *BLJ*, vol. 10, p. 69 et p. 127.

(9) Lettre du 1^{er} mai 1807 à Edward N. Long ; *BLJ*, vol. 13, p. 4.

(10) *Don Juan*, Chant VII (1823). *La prostituée de Babylone* : Référence à l'Apocalypse (XVII, 3-5) ; le *porc qui voit le vent* : Croyance irlandaise devenue proverbiale.

(11) *Conversations de Goethe [...] recueillies par Eckermann* ; trad. d'É. Délerot ; "Bibliothèque Charpentier", Fasquelle, Paris, 1863 ; t. 1, p. 167-68.

Alfred de Vigny

Sur la mort de Byron

(Fragment d'un poème qui va être publié.)

Son génie était las des gloires de la lyre,
 Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
 Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
 Sa main impatiente avait saisi le fer.
 Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde :
 Orné de la première, il voulait la seconde ;
 Il allait la chercher au pays du laurier,
 Et le poète en lui faisait place au guerrier.
 Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense ;
 Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence !
 Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
 Tout éblouis encor de rêves glorieux !
 Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite ;
 Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite ;
 Et, s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
 Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.
 À l'éternel foyer Dieu rappelle ton âme ;
 Tu le sais à présent d'où venait cette flamme
 Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
 A dévoré ton corps et brûlé tout ton sang.

Peut-être, parvenue à l'âge des douleurs,
 Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,
 Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
 Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille* ;
 Et quand le luth muet et le fer paternel
 Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
 Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
 Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

Poète-conquérant, adieu pour cette vie !
 Je regarde ta mort et je te porte envie ;
 Car tu meurs à cet âge où le cœur, jeune encor,
 De ses illusions conserve le trésor.
 Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
 Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
 Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
 Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

* Ada, cette jeune enfant dont il a parlé dans l'Élégie intitulée *Adieu*, et dans *Child-Harold* [sic].

Ulric Guttinguer

Dithyrambe sur la mort de lord Byron

Toi dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon.
Lamartine, *Médit. II.*

Quand le fort, le puissant disparaissent du monde,
La Terre quelquefois, dans sa stupeur profonde,
S'émeut, et chancelante, interroge le sort.
Le Ciel reste muet, car pour lui rien n'est mort.
Mais quand la faux du Temps rencontre le génie,
Le Ciel, qui du poète écoutait l'harmonie,
Sent qu'une voix divine interrompt ses concerts :
Les anges aussitôt, en traversant les airs,
Vont de l'enfant de Dieu chercher l'âme inspirée,
Pour la porter brillante en l'enceinte sacrée.
Vers la Grèce au ciel pur j'ai vu leurs ailes d'or
Sur des bois de lauriers balancer leur essor.
Ils viennent réclamer un de leurs jeunes frères,
Et suivre les clartés des torches funéraires,
Car le deuil est immense, et tout un peuple en pleurs
Fait retentir ce bord du cri de ses douleurs.

« Il vint à nous dans nos misères,
Disent des guerriers tout sanglants,
Du meurtre il a sauvé nos mères,
Il défendit nos murs croulants.
Fils du monde, orgueil de ses fêtes,
Il s'arrachait aux voluptés
Pour descendre dans nos cités
Pleurer ou venger nos défaites.

Il a succombé dans nos champs,
Et la cause sainte est frappée,
Car nous n'entendrons plus ses chants,
Nous ne verrons plus son épée.
Sous le feu de ses yeux vainqueurs,
Nos fils, nés de pères esclaves,
Ne sentiront plus dans leurs cœurs
Bouillonner le pur sang des braves.

Il est tombé, malheur à nous !
Reprenons nos fers et nos larmes ;
Le Ciel et les Rois sont pour vous,
Fiers Musulmans, voici nos armes. »

Et les anges silencieux,
Tristes de la lugubre fête,
Appelaient l'âme du poète
Que la terre rendait aux cieux.

Mais autour du cercueil tout-à-coup s'étendirent
Des mains de feu, de sang, de fer.
De sinistres voix s'entendirent,
Qu'on reconnut pour celles de l'enfer.

« Cet homme vient de nous, laissez-nous notre proie ! »
S'écriaient les Esprits émus ;
« Il a chanté le mal, il a fait notre joie,
Tous nos secrets lui sont connus.
D'ardentes passions ont dévoré son âme,
À l'œuvre du démon il était appelé,
Aux sanglantes lueurs de notre impure flamme
Le crime lui fut révélé.

Il est, il est notre victime,
L'homme aux transports audacieux
Qui du ciel détournant les yeux,
Les plonge trop loin dans l'abîme.
Saisissons cet esprit pervers,
Traînons aux pieds de notre maître
L'insensé qui voulut connaître
Toutes les routes des enfers. »

Fuyez, dirent les voix célestes ;
Esprit divin, sois sourd à ces cris odieux,
Du héros laisse-nous les restes,
Le génie appartient aux cieus.
Près de toi laisse-nous conduire
Celui que consumaient des transports immortels ;
Il est digne de tes autels ;
Vois son glaive, écoute sa lyre !

Sa vie eut des combats où le mal fut vainqueur,
Peut-être ! Mais son bras a combattu l'impie.
D'ailleurs ne faut-il pas que le génie expie
Ce feu qui s'éteindrait dans le repos du cœur ?

Ardent, vaste, profond, sublime,
Ce cœur s'ouvrait aussi pour toi ;
S'il cherchait les secrets du crime,
C'était pour en peindre l'effroi*.
Si l'enfer lui disait la trame
Renfermée au cœur des méchants,
Souvent le ciel l'admit dans l'âme
De la vierge aux nobles penchants.
Cet esprit sévère, indomptable,
À lui seul était redoutable,
À lui seul donnait le malheur.
Laisse-la, laisse-la nous suivre,
L'âme tendre qui savait vivre
D'un mot, d'un regard, d'une fleur.
Oui, que dans tes bras ils reviennent
Les cœurs que ton souffle créa ;
Les amours du ciel appartiennent
Au doux chanfre de MARIA.
Vois-tu la Croix sur ses bannières,
Sur ses armes, sur son tombeau ?

Dieu des chrétiens, Dieu de ses pères,
Il est tombé sous ton drapeau.
Il a défendu ceux qui t'aiment,
Il a frappé ceux qui blasphèment,
Tu lui dois l'immortalité ;
Dans ses glorieuses phalanges,
Le ciel reçoit parmi ses anges
Ceux qui sur terre ont chanté
Dieu, l'amour, et la liberté. »

* Manfred.

Adieux de lord Byron à la vie

Messagère de mort, la fièvre dévorante brûle mes entrailles, et je sens que dans peu de jours, dans quelques heures peut-être, il ne me faudra plus, ô terre aimée de la Grèce, qu'un funèbre asile dans ton sein.

Dieux inconnus, qui décidez de nos destins fragiles, il faut donc s'arrêter ici ? C'est sur les rivages de l'antique Idalie, qu'il vous plaît de borner la course de cet enfant à *demi proscriit* de la vieille Angleterre !

Bénis soient tous les dieux qui veillent aux humaines destinées, d'avoir choisi sur ces bords mon dernier asile ; car je meurs sur une terre de gloire et de liberté.

La Grèce sera libre ; et jamais le pied de l'altier musulman ne viendra disperser la cendre d'un ami, d'un frère des Hellènes. La Grèce sera libre ; ô mes amis, croyez-en la pensée du poète qui meurt.

Si là haut pouvait atteindre la prière de l'homme ! j'aurais voulu tomber dans le combat, j'aurais voulu que mon sang eût rougi cette terre de gloire !

Car, ô mes amis ! je le reconnais en mourant, si tout n'est pas vide dans la vie de l'homme, servir la liberté des peuples, c'est ce qu'il y a de plus glorieux et de meilleur.

Amis, vous ne pourrez pas dire à l'Europe, à la vieille Angleterre, ma patrie, que ma tête a roulé sous le cimenterre d'un Turc ! N'importe, le monde saura que j'avais abandonné les capitales et leurs délices, pour venir vivre et mourir parmi vous.

Naissance, rang, opulence, génie même, et vaste renommée, j'ai reconnu la vanité de ces hochets de l'ambition humaine. J'ai dédaigné la louange qui me prodiguait ses lâches douceurs. Je sentais bien que les affections, les malheurs et les plaisirs du poète n'obtenaient tant d'intérêt, qu'à travers l'éclatant prestige des grandeurs.

Si le sort m'eût mis à la place de l'un de ces marchands de paroles qui m'ont tant traduit et tant vanté, mon génie se fût éteint sous le poids de leurs inimitiés et de leurs mépris.

Aussi, je ne leur ai point permis de contempler le front du poète qu'ils avaient chargé de tant de couronnes gratuites. Leurs gazettes n'ont pas dit : il est ici, il est venu parmi nous.

Ô Grecs, vous serez libres un jour, si vous évitez le contact mortel des nations esclaves, empruntez à l'Europe du fer et non des soldats ; l'Europe vous donnerait des vices et des chaînes, de l'industrie et du poison.

Combattez sans eux, vous apprendrez tout seuls à former vos phalanges ; la race des Hellènes a l'instinct des batailles. Combattez sans eux, dussiez-vous vaincre un peu plus tard.

Après tout, tant d'habileté ne décide pas du sort des nations. La victoire reste toujours au plus heureux ou aux plus braves : soyez prodigues de sang et de courage, et livrez-vous aux destins.

Quels exemples vous apporteraient-ils ces hommes des nations discoureuses, qui depuis tant d'années ont lassé le monde du spectacle de leurs inconséquences et de leurs égarements ! tour à tour brisant de vieux trônes, et se courbant sous des sceptres d'un jour !

Vous n'avez pas besoin d'eux, et si déjà vous n'aviez pas imité leur cupidité coupable, vous n'auriez recours à leurs trésors. La victoire vous présentait la corne d'abondance, et la richesse des vaincus devait suffire à la cause de la liberté.

Amis, je vais bientôt mourir ; mais s'il existe quelque chose de nous, si tout notre être n'est pas périssable, demandez aux dieux une place pour moi dans le paradis des poètes et des guerriers.

Que je puisse voir s'ouvrir devant mes pas la foule nombreuse de vos frères qui déjà ont succombé, et le groupe glorieux des philhellènes morts à Péra. Que Marc Botzaris s'avance en me tendant la main ; et vous, vierges de Souli qui préférâtes la mort à la servitude, et qui mortelles, êtes devenues des anges, emplissez les coupes et chantez pour moi.

Chantez, faites mon nom immortel ; chantez, car je n'ai aimé que la gloire : chantez, filles célestes du midi, pour un enfant du nord ; mêlons ensemble, confondons la vague mélodie des harpes ossianiques, avec les accens plus précis et plus sonores des muses du midi.

Et moi aussi, je saisirai la lyre d'or immortelle ; dans cet éclatant séjour où triomphe à jamais la gloire, je me ferai une langue de tous les sons que les oreilles des hommes n'ont jamais entendus.

Ô braves Hellènes ! je dirai dans un immortel langage votre renaissance et vos efforts. Je peindrai vos légers navires fendant les ondes, avec le vol précipité de l'autour, pour embraser les flottes des Turcs.

Je n'oublierai rien de votre gloire qui m'est chère ; les exploits de tous vos héros auront une place dans mes vers, et si je trouve le vieil Homère, je le réjouirai de leurs noms.

Je vous aime, ô Grecs ! vous êtes un peuple jeune, et vous passez pour vous purifier à travers les flammes d'un incendie. C'est parmi vous que je suis venu, hommes de sacrifice et de courage, qui recommencez vos destinées par l'épée et par la valeur. Hellènes, braves Hellènes, c'est parmi vous !

Et parmi vous, je suis content de mourir. Creusez-moi un étroit asile dans le sein de cette terre aimée jadis des dieux et de la liberté. Placez sur mes os une simple pierre arrachée aux flancs du mont Pholoé, et que ton épée, ô Mavrocordato, y trace ce seul mot : *Byron*, ce nom suffit.

Jean-Pierre Veyrat

À Childe-Harold

I.

Dors-tu tranquille enfin dans ta tombe de pierre ?
 Depuis que le soleil a fui de ta paupière,
 Que la mort a chassé de tes lèvres en deuil
 Le sourire inquiet du doute et de l'orgueil,
 Dans ce port souhaité pendant les nuits d'orages,
 As-tu trouvé la paix après tes grands naufrages ?
 Toi qui raillais le ciel sur ta lyre d'airain,
 Que fais-tu maintenant, ô sombre pèlerin ?
 Tu ne vas plus chanter, de ta voix vagabonde,
 Les larmes et le sang où s'est baigné le monde ;
 Sur un rythme brûlant, plein d'orage et de pleurs,
 Tu ne dis plus aux vents tes superbes douleurs !
 L'on n'entend plus sortir des villes en poussière
 Tes grands hymnes de deuil qui font pleurer la pierre !
 Hélas ! et tu n'es plus, poète aux lèvres d'or,
 Qu'un peu de cendre éteinte où le vent souffle encor !

Va ! je t'ai bien compris pèlerin de misère !
 Tu portais dans ton cœur un incurable ulcère ;
 Le temps t'avait blessé d'un trait lent et profond ;
 Tu connaissais le monde et les hommes à fond.
 Trop froide pour l'amour, trop vile pour la haine,
 Tu savais ce que vaut l'immonde race humaine !
 Tes douleurs n'étaient pas de celles que le temps
 Emporte chaque jour dans ses débris flottants.
 À l'âge où l'homme à peine a commencé de vivre
 Jusqu'au dernier feuillet tu connaissais le livre !
 La science et le temps, dans leur miroir de feu,
 T'avaient tout laissé voir..... hors les secrets de Dieu !
 Et toi, tu ne vis rien dans ce trompeur mirage
 Que l'éternelle mort après le grand naufrage !
 Ton cœur voulut en vain, comme l'ange banni,
 Dans son immense vol retrouver l'infini.
 Ton esprit ignorait, pâle enfant de la terre,
 Cet océan d'amour où l'on se désaltère ;
 Ton œil ne sut pas voir au delà de l'azur,
 Et ta lèvre plongea dans un calice impur !

Dans les obscurs détours de son vaste domaine
 Tu poursuivais le fil de la science humaine ;
 Mais quand le fil cassa dans ta débile main,
 Tu roulas jusqu'au fond du désespoir humain !
 Ton immense douleur monta jusqu'au délire
 Et le chant de l'enfer éclata sur ta lyre !
 Alors on entendit passer dans l'univers
 Ces hymnes surhumains qui pleuraient tes revers !
 Le monde en fut frappé de stupeur, et la terre,

Qui de sang et de pleurs pourtant se désaltère,
N'avait encor jamais, depuis ses six mille ans,
Bu des flots plus amers et des pleurs si brûlants !
Ah ! c'est que ta douleur, de notre sombre histoire
Peut-être dominait le plus haut promontoire.
Sous les plaisirs bruyants et les rires moqueurs,
Ton vivant désespoir était dans tous les cœurs.
Les destins de la terre allaient de pire en pire ;
Le siècle avait chassé Dieu du céleste empire.
Il avait secoué de ses bras insensés
Le temple où s'abritaient tous les grands cœurs blessés !
Hélas ! l'on n'avait plus, dans ses mortelles transes,
Où répandre en secret ses pleurs et ses souffrances,
Et l'on ne savait plus sur terre dans quel lieu,
Loin du siècle maudit, s'était retiré Dieu !
Satan avait vaincu dans cette immense lutte,
Et l'homme était tombé d'une seconde chute !

Comme le grand banni du céleste jardin,
Quand tu quittas le seuil de ce dernier Éden,
Que tu vis devant toi la terre froide et nue,
Que ton pied trébucha sur la route inconnue ;
Lorsque des régions où le grand astre luit,
Ta paupière tomba dans l'éternelle nuit,
Que dans ton ciel éteint nul rayon d'espérance
Ne jeta sa lueur sur ta pâle souffrance ;
Lorsque tu vis fleurir dans tes champs de douleur
Le doute et le mépris, ces ronces du malheur ;
Le globe ne porter que des fruits d'amertume,
Les sources se changer en ruisseaux de bitume,
La femme se maudire et ne plus concevoir
Que les fruits de la mort promis au désespoir ;
Que l'homme n'était plus qu'un malheureux transfuge
Sans espérance au ciel, ici-bas sans refuge,
Et que le ver était son unique héritier,
Et qu'en mourant, enfin, il mourait tout entier.....
Oh ! dis-moi, fils du ciel ! créature divine !
Quel sanglot s'étouffa dans ta vaste poitrine ?
Comme un homme tombant sous un fer assassin,
Quel sourd gémississement s'échappa de ton sein ?
Quelles larmes de sang, ô funèbre génie !
Pleuras-tu dans ce jour de doute et d'agonie ?
Ne te sembla-t-il pas qu'il passait dans les airs
Quelque hymne de triomphe exhalé des enfers ;
Que la nature, en deuil jusque dans ses entrailles,
Dut tressaillir d'effroi comme à ses funérailles ;
Que le monde ébranlé tremblait sur ses essieux,
Comme si l'Éternel n'était plus dans les cieux..... ?

II.

Va ! commence, il est temps, ton long pèlerinage ;
Le siècle a tout flétri des bonheurs de ton âge ;
Ton cœur est un abîme où nul n'est descendu ;
Joueur ! qu'as-tu joué que tu n'ais pas perdu ?
Ta foi, ton avenir, ton bonheur..... Ah ! que dis-je ?

L'avenir d'un grand siècle épris de ton vertige,
Le bonheur des humains, ce beau rêve doré,
Que n'as-tu pas perdu ? que n'as-tu pas pleuré ?
Va ! pars, il en est temps ; va chercher sur la terre
Un asile où cacher ta honte solitaire ;
Enfant du désespoir, va chercher sur les mers
Si ton cœur s'est empli des flots les plus amers ;
S'il existe ici-bas, aux coupes de la vie,
Un limon plus impur, une plus fade lie ;
Si ta lèvre a tout bu du calice des pleurs,
Et si tu sais le fiel de toutes les douleurs.
Marche ! peut-être est-il, loin des rives natales,
Des lieux où tu pourras dénouer tes sandales ;
Peut-être que ta vie épuisée à demi
Fleurira de nouveau sous un soleil ami ;
Qu'en remontant tes jours de ruine en ruine,
Tes yeux se lèveront vers la sainte colline,
Et que, secouant l'aile au fond du gouffre impur,
L'aigle remontera vers son aire d'azur !

Mais, non ! ton espérance est à jamais perdue ;
Tu ne peux remonter la cime descendue.
Marche ! tu n'auras plus de repos ici-bas
Que celui de la mort après tes grands combats !
Comme un oiseau blessé dont l'aile traîne à terre,
Tu t'agites encore à travers la bruyère ;
Mais tu ne pourras plus, dans ton vol libre et fier,
T'élancer vers les cieux où tu régnaï hier !
Prodigieux revers ! désastreux phénomène !
Dans les fastes du ciel et de la race humaine,
Depuis l'heure où, perdant son trône de beauté,
S'enfuit du ciel, vaincu, l'archange révolté ;
Depuis l'heure où, chassé du jardin de délice,
L'homme porta sa lèvre au bord de son calice ;
Que dans ce vase plein des futures douleurs
De sa lèvre altérée il but ses premiers pleurs ;
Que sur les flancs obscurs de ses âpres collines
Le globe lui montra ses premières épines ;
Que son regard chargé de l'éternel ennui
Mesura le désert qui s'ouvrait devant lui,
Jamais homme déchu d'un plus riche héritage
Ne commença plus triste un plus sombre voyage !
Jamais esprit plus fier n'inclina vers la mort
Un front plus radieux sous un plus grand remord !

III.

Mais le vaisseau rapide a quitté le mouillage,
Et sa quille d'airain s'ouvre un ardent sillage ;
Le roulis trouble seul les cris des matelots,
Et le soleil au loin se penche sur les flots.
D'où vient ce chant plaintif comme la vague errante ?
Il trouble l'océan de sa note mourante ;
Triste, amer et mordant, plein de fiel et d'orgueil,
C'est l'ouragan du soir brisant sur un écueil !
On dirait à l'entendre, au fond du noir empire,

L'archange de Milton qui pleure et qui soupire !
D'où vient ce chant funèbre ? Est-ce toi, pèlerin,
Qui chantes ta douleur sur ce mode d'airain ?
Ah ! pour briser ainsi dans des cris d'ironie
Cette sublime voix d'amour et d'harmonie,
Que n'a-t-il pas fallu, dans tes jours écoulés,
De déboires amers et d'amours refoulés !
Te voilà comme l'aigle, éperdu sur la cime,
Quand l'orage a vidé son aire dans l'abîme !
Il se plaint aux rochers, aux nuages errants,
Aux étoiles du ciel, aux fleuves, aux torrents,
Et rien ne lui répond que l'éternel murmure
Que la vie en passant laisse dans la nature !
Eh ! que dire aux martyrs de semblables douleurs,
À des cœurs éclatés dans d'aussi grands malheurs ?
Où trouver des accents qui charment leur souffrance ?
Hélas ! Dieu seul le peut ; car il est l'espérance !

Non, ce n'est pas l'amour ni sa douce langueur,
Au moment du départ, qui tourmentent ton cœur !
Tu ne crains pas des vents les fureurs déchaînées,
Ni le mugissement des vagues mutinées,
Ni les écueils semés sur le gouffre béant.....
Fils des mers, tu souris aux jeux de l'océan !
Tu ne regrettes point ta mère ou ton amante,
Ni le nectar doré de ta coupe fumante,
Ni tes amis sitôt absents de ton chemin,
Ni ton chien qui te pleure..... et te mordra demain !
Ta suprême douleur et ta mortelle alarme,
C'est de ne rien quitter qui mérite une larme !
Tu n'emportes au loin nul regret dans ton cœur ;
Car rien n'a jamais pu te donner un bonheur !

Quand cet hymne d'adieu s'échappa de ta lyre,
L'univers étonné pleura sur ton délire,
Et l'on se demanda pour quel pays lointain,
Sur quelle mer partait ce voyageur hautain,
Ce fier aventurier qui voulait dans le monde
Un lieu vierge du pied de notre race immonde ;
Au faite des rochers que l'aigle habite seul,
Un asile où poser sa tente et son linceul ;
Un antre où s'abriter, sous un profond mystère,
Dans l'oubli de son cœur, du monde et de la terre,
Et d'où l'on aurait pu rassasier ses yeux
Du spectacle éternel de la mer et des cieux !
Mais est-il sur les monts aux cimes nuageuses,
Sur le vaste océan aux vagues orageuses,
Dans les vieilles forêts aux dômes recourbés,
Dans les débris fumants des empires tombés,
Dans les volcans éteints où mugissait la lave
Sur le torrent fougueux qui rugit d'être esclave ;
Est-il un lieu désert où l'homme enseveli
Puisse éviter son cœur et rencontrer l'oubli ?
Le roulez-vous parmi vos orages sublimes,
Aquilons qui battez les flancs des noirs abîmes ?
Ô mer ! le portes-tu sur tes vagues d'azur ?
Ô nuit ! le caches-tu dans ton linceul obscur ?

Rivières qui grondez au loin dans les campagnes,
Voix du ciel, bruits des mers, ouragans des montagnes,
Ah ! si vous le savez, dites-nous..... dites-lui
Où se trouve la fin de son mortel ennui !

IV.

Non ! tu n'oubliras pas ! Sous le sombre anathème
Tu te retrouveras partout avec toi-même.
Les flots, à ton aspect, tressailleront d'effroi ;
Les débris des cités te parleront de toi ;
Sur les sables mouvants de ton errante histoire
Le désert soufflera sans tarir ta mémoire.
Sur ton pâle coursier comme sur ton vaisseau,
Par les vents et les flots battu comme un roseau ;
Sur les monts où l'oiseau n'a pas laissé de traces,
Sur l'immobile mer du royaume des glaces,
Dans ces villes où l'herbe a crû sur le chemin,
Où le sol tout entier n'est qu'un débris humain,
Aux drames saisissants du globe et des empires,
Tu mêleras en vain les chants que tu soupîras !
Au fleuve de douleur où le monde a pleuré,
Où tout peuple a versé quelque malheur sacré ;
Qui roule dans son sein, parmi sa noire écume,
Ce que la terre a bu de sang et d'amertume,
Et qui va grossissant ses inondations
Des débris entassés des révolutions ;
Comme on jette au courant d'un ruisseau qui murmure
Une eau longtemps croupie au fond d'une urne impure,
Pour le purifier de son âcre liqueur,
Tu chercheras en vain à répandre ton cœur !
Ainsi qu'un vêtement qu'on rejette ou qu'on change,
Déchiré par la ronce ou souillé par la fange,
L'on ne peut enlever, dans un délire vain,
La conscience au cœur, ce vêtement divin !
Va ! tu peux parcourir le sol des grands royaumes,
Les cités de la mort et les villes des hommes,
Comme Caïn, partout, tu subiras ta loi !
La terre et ses enfants crieront contre toi !
Pour jeter l'anathème à ta course fatale,
Les morts s'échapperont de l'urne sépulcrale,
Et partout où le sol sous tes pieds tremblera,
Seule, pour te bénir, la mort se lèvera !
N'es-tu pas ce prophète au funèbre génie,
Enfanté par l'abîme en un jour d'agonie,
Pour dire à l'homme errant sur son globe de pleurs
Qu'il attendait en vain la fin de ses douleurs ;
Cet apôtre attendu chez la race fidèle,
Qui vint nous apporter cette heureuse nouvelle :
Que le néant pour nous était l'unique port,
Et qu'au plus haut des cieux l'ÉTERNEL ÉTAIT MORT ?

Qu'importe maintenant que le soleil féconde
Ce cadavre sans nom, hélas ! qui fut le monde ;
Que ce globe expiré tourne sur ses essieux
Et suive son chemin dans les routes des cieux ?

Quel sublime amiral conduira les étoiles,
 Ces glorieux vaisseaux aux lumineuses voiles ?
 Qui dira maintenant au soleil : Lève-toi !
 À l'océan : Arrête ! à la foudre : Suis-moi !
 Au tigre du désert : Reste dans ton repaire !
 Au fleuve : Coule ! au sol : Produis ! à l'homme : Espère !
 Espérer quand le ciel n'est plus qu'un grand désert,
 Un royaume de deuil que la mort a couvert !
 Que faites-vous au ciel, coupoles de lumière,
 Mondes qui gravitez dans la splendeur première,
 Vous tous dont il forma les orbites de feu,
 Célestes voyageurs, navires du grand Dieu ?
 Ah ! tombez ! il n'est plus le roi de la victoire !
 Celui qui vous posa dans un berceau de gloire,
 Celui qui vous lança sur l'écueil du néant
 Comme une flotte d'or sur le sombre océan,
 Chœurs des globes de feu, planètes solitaires,
 Cygnes des cieus voilés de radieux mystères,
 Esclaves lumineux au séjour des élus,
 Que faites-vous au ciel maintenant qu'il n'est plus ?
 Tombez, écrasez-vous, vieux témoins du mensonge !
 Il n'était qu'une erreur et vous n'êtes qu'un songe !
 L'homme a cru trop longtemps à vos récits menteurs,
 Tombez, tombez du ciel, sublimes imposteurs !
 Globe d'or, premier-né de la céleste plaine,
 Terre qu'il réchauffait de sa féconde haleine,
 Maintenant qu'il n'est plus le roi de l'avenir,
 Ô mère des humains ! que vas-tu devenir ?
 Océan qui chantais sa gloire dans l'orage,
 Toi qui ne connaissais aucun frein à ta rage,
 Qui pouvais écraser comme un jouet d'enfant
 Les navires des rois dans ton flot triomphant,
 Roi des rois, tu n'avais qu'un maître dans le monde...
 Qui viendra contenir ta colère qui gronde ?
 Et toi..... toi qu'il créa, dans son rêve amour,
 Plus grand que l'univers et plus beau que le jour ;
 Toi dont il fit le cœur, dans sa bonté sublime,
 Plus vaste que les cieus, plus profond que l'abîme,
 Afin que jamais rien dans l'immense avenir,
 Hors lui seul, le grand Dieu, ne pût le contenir !
 Enfant perdu du sort dont le malheur se joue,
 Que feras-tu captif dans ta prison de boue ?
 Type immortel qu'il fit si pur en te créant !
 Pleure ! tu n'es plus rien qu'un rêve du néant !
 Est-il vrai cependant, Roi des divins royaumes !
 Que l'histoire a perdu ta trace chez les hommes ;
 Que les temps de ton règne enfin sont révolus ;
 Que les cieus révoltés ne te connaissent plus ;
 Que l'homme a de ses mains brisé ta loi divine,
 Et que tu n'es au ciel qu'une grande ruine..... ?
 Ah ! la ruine immense où pleurent tous les vents,
 Celle qui fait crier tous les êtres vivants,
 Dont le monde a tremblé sur sa base éternelle,
 Et que, sans l'emporter, le temps bat de son aile,
 Elle n'est pas au ciel, ô pâle voyageur !
 Et si tu veux la voir, regarde dans ton cœur !
 Là tu retrouveras, avec tous ses orages,

Une mer de débris féconde en grands naufrages ;
Là roulent en tous sens, battus du flot errant,
Les débris foudroyés de tout ce qui fut grand.
Ô villes du passé qui n'êtes que poussière ;
Reines mortes, sous qui tremblait la terre entière ;
Veuves des nations qui dormez au désert ;
Débris où les hiboux gémissent leur concert !
Vous avez vu passer, sous vos sombres collines,
Des empires détruits les immenses ruines ;
Sur vos murs écroulés, autour d'un froid cercueil,
Vous avez vu pleurer les nations en deuil ;
Vous avez vu tomber les pleurs de tout un monde,
Vous savez les douleurs de la terre et de l'onde...
Eh bien ! vous n'avez vu passer devant vos yeux
Que des jours fortunés et des peuples joyeux ;
Levez-vous ! regardez ! Tyr, Memphis, Thèbe et Rome :
Car voici maintenant la RUINE DE L'HOMME !

V.

Marche ! tu ne peux plus t'arrêter en chemin,
Roule, au gré du hasard, dans le désert humain ;
Solution immonde au sublime problème,
Débris vivant de l'homme, ah ! pleure sur toi-même !
Marche ! en vain tu voudrais rester ou revenir ;
Le passé te repousse ainsi que l'avenir.

Oui, quand même tes mâts battus par la tempête
Ploieraient, comme un roseau fragile, sur ta tête ;
Quand les flots à tes pieds ouvriraient leurs tombeaux,
Quand tes voiles au vent voleraient en lambeaux,
Quand tu verrais partout l'écueil et le naufrage,
Tu marcheras toujours, vil jouet de l'orage !
L'algue des noirs récifs qu'emportent les courants
Sera moins ballottée au gré des flots errants !
Mais, avant de trouver sur cette route ardue
La paix des premiers jours que ton cœur a perdue,
Et ton âme et ton Dieu, loin du remords vengeur,
Tu marcheras longtemps, ô triste voyageur !

Jean-Joseph Vaissière

Le cygne ou La mort de lord Byron

(Juillet 1824.)

Non loin des bords que l'Eurotus arrose,
Naguère un Cygne au chant mélodieux,
Sous des cyprès mêlés de laurier-rose,
Se préparait à ses derniers adieux.
Jusqu'à ce jour fuyant la tyrannie,
Sur un sol libre il n'a pu s'arrêter :
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie !
Prêt à mourir, le Cygne va chanter.

« Loin des roseaux de cette île fangeuse,
Dont les printemps ressemblent aux hivers,
Je m'exilai, lorsque Albion menteuse
Aux nations vendait d'ignobles fers.
De mes accents la sauvage harmonie
Dans le désert aimait à s'écouter.
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie !
Prêt à mourir, le Cygne va chanter.

Toujours errant de rivage en rivage,
Je vis l'Ibère, au meurtre façonné,
Pour s'affranchir d'un récent esclavage,
Ressusciter un tyran détrôné.
Partout j'ai vu la vérité punie
Sur l'échafaud vainement protester.
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie !
Prêt à mourir, le Cygne va chanter.

Sur un rocher entouré par l'abîme,
Je vis un jour l'Aigle précipité ;
Sous les débris de son malheur sublime
Je saluai son immortalité !
Je détestai la noire félonie
Qui sur ce roc avait pu le jeter.
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie !
Prêt à mourir, le Cygne va chanter.

Je visitai l'antique Parthénope
Que ses enfants promettaient de venger ;
Mais ces héros, aux regards de l'Europe,
Le lendemain embrassaient l'étranger.
Ah ! des beaux-arts qu'importe le génie,
Quand un barbare a droit de l'insulter ?
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie !
Prêt à mourir, le Cygne va chanter.

J'allais périr, une brise odorante
Me ramena sur la cendre d'Argos ;

Je vis la Grèce abattue, expirante,
Avec ses fers écraser ses bourreaux.
De ces climats la Liberté bannie
Sous des lauriers vint encor s'abriter.
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie !
Prêt à mourir, le Cygne va chanter.

Mes jours sont pleins, mais avant que j'expire,
Ô Grecs vainqueurs ! jurez par vos exploits,
Jurez, ô Grecs ! de sauver votre empire
Et du croissant et du sceptre des rois. »
— Il dit, soudain les filles d'Aonie
Sur l'Hélicon volent le transporter.
Pleurez, pleurez, ô vierges d'Hellénie !
Pleurez, le Cygne a cessé de chanter.

Philippe d'Arbaud-Jouques

Retour de lord Byron, en Grèce (1824).

Sonnet Mythologique.

Un soir, que, des neuf Sœurs écoutant les concerts,
Les Immortels goûtaient la céleste ambrosie [sic],
À leurs nobles enfants un tyran de l'Asie
Prodigua, dans Athènes, et l'injure et les fers.

L'hymne cesse. Junon trouble déjà les airs*.
Le ciel gronde, éclairé par son maître en furie,
Et les vents, frémissant sous l'ancre d'Éolie,
Du sceptre, qui l'entrouvre, appellent [sic] un revers.

Mais, de l'arc radieux, Iris prompte s'élance :
« De l'Occident, dit-elle, un combattant s'avance,
Byron, dont le génie annonçait le grand cœur. »

Jupiter, ces accents de tes lèvres volèrent :
« Un poète s'armer ! tout l'Olympe est vainqueur. »
Et, dans la paix des cieux, les chants recommencèrent.

* Junon était la déesse qui présidait aux airs. Son nom grec Πρῆ signifie : *Air*.

J.-B. Bassinet

À lord Byron

Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
 J'aime de tes concerts la sauvage harmonie.
 Lamartine.

Hommage à toi, Byron ! roi d'un siècle naissant :
 De gloire et de génie, astre resplendissant,
 Qui, comme les éclairs brillant dans les orages,
 Projetas ta clarté sur l'océan des âges.
 Ton vol est bien celui de l'aigle audacieux
 Qui cherche la lumière et se perd dans les cieux !
 Orgueilleux, sombre et fier, fils de l'indépendance,
 Sans calme, sans effroi, sans frein, sans espérance,
 Tes plus sublimes chants sont des cris de douleur.
 Trouvant un secret charme à peindre la terreur,
 Tu t'élèves, grandis devant ces pâles scènes,
 Où s'étend le néant de nos grandeurs humaines.
 Ah ! qui resterait froid devant ce beau tableau,
 De la grâce expirant aux portes du tombeau ;
 Si faible maintenant, jadis si grande et forte,
 Hier vivante et belle, aujourd'hui pâle et morte.
 Au milieu des débris, sous un joug désolant ;
 Mais conservant toujours, dans son linceul sanglant,
 La beauté d'une amante, à son amant ravie,
 Qui garde dans la mort comme un souffle de vie !
 Que je t'aime, Byron, quand de ton pâle front,
 Où l'erreur et le doute ont scellé leur affront,
 Un rayon d'espérance écartant la tristesse ;
 Sur ton luth amolli par une douce ivresse,
 Tu soupirez des chants tout chauds de volupté
 — Que tu me plais, aussi, quand plein de majesté,
 Et planant comme un spectre, au milieu des ténèbres,
 Ta sombre voix éclate en paroles funèbres,
 Et proclame, aux accents d'un dédain affecté,
 Le vide de la tombe et de l'éternité !
 — Que je t'aime, surtout, lorsque couvert de gloire,
 Mais brûlant du désir de grandir ta mémoire,
 Au cri d'un peuple entier, s'éveillant sous ses fers,
 Tu cours ceindre le glaive, et traversant les mers,
 Tu réponds : — « Liberté ! — sachons mourir, — aux armes ! »
 Gloire, vertu, grandeur et mépris des alarmes ;
 Secours aux opprimés, droit sacré des mortels :
 Voilà tes dieux, Byron, et voilà tes autels !

Cette immortalité que tu ne pus attendre
 Veille sur ton grand nom, et protège ta cendre.
 En vain dans le tombeau l'homme est enseveli :
 Le génie est un Dieu qui survit à l'oubli ;
 Et qui, sur les débris des cités et des âges,

De siècle en siècle règne à travers les orages.
Ton front puissant est ceint d'un éternel laurier,
Sois deux fois immortel : tu fus barde et guerrier.
Ta dernière heure absout le doute de ta vie,
Car jamais grand trépas fut plus digne d'envie :
Tu mourus pour un peuple et pour la liberté,
Sur un sol étranger qui t'avait adopté !

Ombre du grand poète, ô pardonne à ma lyre,
D'avoir vibré pour toi sous la main du délire.
Comme une onde fougueuse inondant tous ses bords,
Un chaud enthousiasme a de nobles transports ;
Et, si je n'ai trouvé, pour peindre mon extase,
Que des vers impuissants, pardonne à mon audace.

Henri de Régnier

À Byron

L'ange qui se pencha sur votre noir berceau,
Tenant, avec l'étoile, entre ses mains maudites,
La clé d'or et de feu des terres interdites,
Ô Byron, était mystérieux et beau.

Sur le chemin du mal, yeux levés et front haut,
Sans jamais consentir aux haltes hypocrites,
De votre île natales aux bords où vous pérîtes,
Vous avez promené votre sombre fardeau.

Le scandale, l'orgueil, l'outrage, le blasphème
Firent que vous alliez, surchargé de vous-même,
Glorieux, à travers le siècle épouvanté

Qui regardait passer, fatal et solitaire,
Image de Satan, ce beau Lord d'Angleterre,
Ivre de son génie et fou de liberté.

Répertoire des auteurs, références et notes

1. Alfred de Vigny (1797 – 1863) : “Sur la mort de Byron”.

Tout en étant lieutenant sous Louis XVIII, Vigny s'imposa assez vite comme un des grands représentants de l'école romantique, s'illustrant dans les principaux genres littéraires. Son œuvre trahit une très forte influence anglaise, s'inspirant de Shakespeare dont il adapte trois pièces, de Walter Scott, à qui il reprend la formule du roman historique (*Cinq-Mars*, 1826), ou du Byron des poèmes bibliques (*Mélodies hébreuses*, *Le Ciel et la Terre*), dont l'empreinte est évidente. Sa première publication fut d'ailleurs un bref article sur Byron, où il encense *Manfred* aux dépens de *Don Juan*.

◇ Réf. : *La Muse française* ; Tardieu, Paris, juin 1824 ; t. 2, p. 321-22.

(p. 5) *Orné de la première, il voulait la seconde* : Vigny, qui exagère assurément la vanité de Byron, devance ici Lamartine, qui dans son *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold* (1825), peindra le poète comme un vulgaire insatisfait : « Il me faut cette gloire impérissable, immense. » (st. XVI).

(id.) *Ada, cette jeune enfant dont il a parlé* : Augusta Ada (10 déc. 1815 – 27 nov. 1852), enfant unique de lord et lady Byron, est effectivement évoquée dans le célèbre “Porte-toi bien” (“Fare thee well”, 1816), ainsi qu'au début et la fin du troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* (1816).

2. Ulric Guttinguer (1787 – 1866) : “Dithyrambe sur la mort de lord Byron”.

Proche de Victor Hugo, de Sainte-Beuve et de Musset, Guttinguer demeure méconnu en dépit d'une œuvre attachante et souvent audacieuse, dont *Arthur, ou Religion et solitude* (1834) reste la pierre de touche. Outre l'influence de Byron, il subit également celle de Thomas Moore, dont il s'inspira pour *Nadir, lettres orientales* (1822).

◇ Réf. : *Mélanges poétiques* (seconde éd.) ; Udron, Paris, 1825 ; p. 77-83.

(p. 6) Épigraphe : Lamartine, “L'homme”, v. 1-2.

(id.) *Il s'arrachait aux voluptés* : Byron quitta délibérément Teresa Guiccioli (voir Dossier n°1), le grand amour de sa vie, pour se joindre aux insurgés grecs. Même s'il pensait, comme on le voit dans ses lettres, que cette absence durerait moins d'une année, il faut aussi avouer qu'il était quelque peu las de cette union.

(p. 7) *Au doux chantre de Maria* : Guttinguer fait sans doute allusion à Mary Chaworth, cousine éloignée de Byron dont il s'était épris en 1803, et qu'il chanta dans de nombreux poèmes de jeunesse, ainsi que dans “Le rêve” (1816), comme le pense généralement la critique.

3. Alphonse Rabbe (1784 – 1829) : “Adieux de lord Byron à la vie”.

L'existence d'Alphonse Rabbe est assez douloureuse : l'homme eut beaucoup de mal à trouver sa voie, hésitant entre la peinture, le droit et le théâtre, soutenant la monarchie avant de se poser en républicain. Syphilitique, il fut amené à prendre toujours plus d'opium, jusqu'à en mourir — volontairement selon certains. Il est essentiellement connu pour son *Album d'un pessimiste* (posthume, 1835), sorte de bréviaire de l'impossibilité de vivre, dont la noirceur plaisait à Baudelaire, à Breton et à Aragon. Son hommage à Byron est sans doute seul de ce genre si mésestimé du poème en prose.

◇ Réf. : *Œuvres posthumes (Album d'un pessimiste : variétés littéraires, politiques, morales et philosophiques)* ; Dumont, Paris, 1836 ; t. 1, p. 305-310.

(p. 9) *L'antique Idalie* : Nom désignant la région autour du mont Ida ; le mot est fréquent chez Virgile.

(p. 10) *Marc Botzaris* : Markos Botzaris (1789 – 1823), un des chefs de l'insurrection grecque.

(id.) *Les vierges de Souli* : Allusion au suicide d'une soixantaine de femme souliotes qui, selon la légende, auraient préféré se jeter dans les précipices qui entourent Souli plutôt que de survivre à leurs maris et pères ou de tomber aux mains des Musulmans albanais.

(id.) *Le mont Pholoé* : Montagne de Grèce, résidence des centaures.

(id.) *Mavrocordato* : Le prince Alexandre Mavrocordatos (1791 – 1865), gouverneur et commandant en chef de Missolonghi lorsque Byron s'y trouvait.

(id.) *Ce seul mot* : Byron, ce nom suffit : Rabbe fait ici allusion à un superbe poème de 1803 intitulé “Un fragment” (« Quand, à leur aérienne demeure... »), et dans lequel Byron souhaite une tombe sans fioritures : « mon épitaphe devra être mon nom seul. »

4. Jean-Pierre Veyrat (1810 - 1844) : “À Childe-Harold”.

D'après les rares ouvrages qui lui font une place, Veyrat, poète savoisien, vécut une courte existence marquée par la misère et la faim. Selon le *Grand dictionnaire Larousse*, son recueil *La Coupe de l'exil* est un « tableau fidèle de sa vie agitée ». Après sa mort parut *Station poétique à Hautecombe*, écrite en 1843.

◇ Réf. : *La Coupe de l'exil* ; Prudhomme, Paris, 1840 ; p. 61-82.

(p. 13) *L'archange de Milton qui pleure et qui soupire* : Allusion à un passage du *Paradis perdu* (Livre I, v. 619-21) dans lequel Satan va s'adresser à l'armée des Esprits : « Trois fois, en dépit de sa fierté, des larmes telles que les anges en peuvent pleurer, débordent. Enfin des mots entrecoupés de soupirs forcent le passage. » (Trad. Chateaubriand.)

5. Jean-Joseph Vaissière (1799 – 1855) : “Le cygne ou La mort de lord Byron”.

Licencié en droit, le jeune Vaissière se fit journaliste à Paris, avant de devenir le rédacteur en chef de *L'Ami de la Charte*, poste qu'il dut quitter suite à un désaccord avec le pouvoir royal. Il revint alors à son Puy-de-Dôme natal, où il était inscrit comme imprimeur et libraire (à Clermont-Ferrand). Selon une revue auvergnate, « un talent flexible [...] lui permettait d'aborder les sujets les plus variés. La chanson politique, les couplets bachiques, même grivois, la légende, l'hymne lyrique et la fantastique ou gracieuse ballade. »

◇ Réf. : *Chansons et poésies* ; Garnier frères, Paris, 1858 ; p. 29-32.

(p. 18) *L'Eurotus* (ou *Eurotas*) : Fleuve du Péloponnèse, aujourd'hui appelé Vasili-Potamo ou Iri.

(id.) *Je m'exilai, lorsque Albion menteuse...* : L'exil volontaire (et, dans son esprit, provisoire) de Byron ne coïncide nullement avec le triomphe de la Sainte-Alliance et l'emprisonnement de Napoléon.

(id.) *Un tyran détrôné* : Ferdinand VII (1784 – 1833) ne retrouva son trône d'Espagne qu'en 1814, soit bien après le grand tour de Byron, et avant son exil.

(id.) *Un rocher entouré par l'abîme* : L'île de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique sud, où Napoléon termina sa vie.

(p. 19) *Aonie* : Nom poétique et mythologique de la Béotie.

(id.) *L'Hélicon* : Montagne grecque aux confins de la Phocide et de la Béotie, séjour des Muses.

6. Philippe d'Arbaud-Jouques (1804 – 1863) : “Retour de lord Byron, en Grèce”.

Né à Aix-en-Provence, Philippe d'Arbaud-Jouques, fils d'un préfet, vécut en rentier, publiant de nombreux ouvrages généralement édités à Marseille ou Avignon. Ceux-ci sont pour la plupart des effusions plutôt méditatives ; citons entre autres : *Diverses Poésies* (1854), *L'Amoureuse de Corinthe, ou le Cristal magique, idylle dramatique en un acte et en vers* (1854), *Pensées et soupirs, ou les seconds jours, poésies fugitives du genre lyrique* (1862), *Le Songe de la vie, poésies fugitives du genre lyrique, 1822-1855* (1863).

◇ Réf. : *Les Premiers jours, poésies 1822-1836* ; Garnier frères, Paris, 1859 ; p. 14.

(p. 20) *Les neuf Sœurs* : Les neuf Muses.

(id.) *Eolie* : Ancienne contrée de l'Asie Mineure, également appelée Éolide.

7. J.-B. Bassinet (dates inconnues) : “À lord Byron”.

Peut-être ce mystérieux auteur est-il un pseudonyme ; aucun dictionnaire ne semble s'être souvenu de ce Bassinet. Seuls ses ouvrages subsistent à la Bibliothèque Nationale : *De l'Abolition de la peine de mort, précédée de quelques réflexions sur le droit de punir* (1847) *L'Hôtelier du diable* (1863), *On est toujours puni par où l'on a péché*, comédie-proverbe en vers (1867), *Bonaventuri*, drame historique en vers (1870), et le recueil d'où nous extrayons l'hommage à Byron, publié par l'éditeur des *Fleurs du mal*, s'il vous plaît.

◇ Réf. : *Fantaisies et boutades, poésie*. Poulet-Malassis et de Broise, Paris, 1861 ; t. 1, p. 149-153.

(p. 21) Épigraphe : Lamartine, “L'homme”, v. 3-4.

(id.) *Comme un spectre, au milieu des ténèbres* : Allusion au célèbre poème “La ténèbre” (1816), dans lequel Byron décrit un monde sans soleil.

8. Henri de Régnier (1864 – 1936) : “À Byron”.

Fidèle des « mardis » de Mallarmé, Régnier fut un des grands représentants du Symbolisme, mêlant vers libres et réguliers (*Tel qu'en songe*, 1892 ; *Les Jeux rustiques et divins*, 1897). Il revint ensuite à une technique et à une thématique plus classiques, alternant recueils de vers et romans à succès. Il partageait avec Byron une grande attirance pour l'Italie et pour Venise en particulier (*Esquisses vénitiennes*, 1918 ; *L'Altana, ou la vie vénitienne*, 1928 ; *Le Voyage d'amour, ou l'initiation vénitienne*, 1930...).

◇ Réf. : *Flamma tenax 1922-1928, poèmes* ; Mercure de France, Paris, 1928 ; p. 35.